

## L'Échange impossible

Tout part de l'échange impossible. L'incertitude du monde, c'est qu'il n'a d'équivalent nulle part, et qu'il ne s'échange contre rien. L'incertitude de la pensée, c'est qu'elle ne s'échange ni contre la vérité ni contre la réalité. Est-ce la pensée qui fait basculer le monde dans l'incertitude, ou le contraire ? Cela même fait partie de l'incertitude.

Il n'y a pas d'équivalent du monde. C'est même sa définition, ou son indéfinition. Pas d'équivalent, pas de double, pas de représentation, pas de miroir. N'importe quel miroir ferait encore partie du monde. Il n'y a pas de place à la fois pour le monde et pour son double. Donc pas de vérification possible du monde – c'est bien pourquoi la « réalité » est une imposture. Sans vérification possible, le monde est une illusion fondamentale. Quoi qui se vérifie localement, l'incertitude du monde dans sa globalité est sans appel. Il n'y a pas de calcul intégral de l'univers – peut-être un calcul différentiel ? « L'univers, fait d'innombrables ensembles, n'est pas lui-même un ensemble. » (Denis Guedj)

Il en est ainsi de n'importe quel système. La sphère économique, sphère de tous les échanges, prise dans sa

globalité, ne s'échange contre rien. Il n'y a nulle part d'équivalence méta-économique de l'économie, rien contre quoi l'échanger en tant que telle, rien pour la racheter dans un autre monde. Elle est en quelque sorte insolvable, insoluble en tout cas pour une intelligence globale. Elle relève donc elle aussi d'une incertitude fondamentale.

Elle veut l'ignorer. Mais cette indétermination induit, au cœur même de la sphère économique, la fluctuation de ses équations et de ses postulats, et finalement sa dérive spéculative, dans l'interaction folle de ses critères et de ses éléments.

Les autres sphères, politique, juridique, esthétique, sont affectées de la même inéquivalence, et donc de la même excentricité. Littéralement, elles n'ont pas de sens à l'extérieur d'elles-mêmes, et ne s'échangent contre rien. La politique est chargée de signes et de sens, mais elle n'en a aucun vue de l'extérieur, rien qui puisse la justifier à un niveau universel (toutes les tentatives pour fonder le politique à un niveau métaphysique ou philosophique ont échoué). Elle absorbe tout ce qui l'approche et le convertit en sa propre substance, mais elle-même ne saurait se convertir ou se réfléchir dans une réalité supérieure qui lui donnerait un sens.

Là aussi, cette équivalence impossible se traduit par l'indécidabilité croissante de ses catégories, de ses discours, de ses stratégies et de ses enjeux. Prolifération du politique, de sa mise en scène et de son discours, à la mesure même de son illusion fondamentale.

Jusque dans la sphère du vivant et du biologique l'incertitude est grande. Les schèmes d'investigation, d'expérimentation génétique se ramifient à l'infini, et

plus ils se ramifient, plus reste en suspens la question cruciale : qui commande à la vie, qui commande à la mort ? Aussi complexe qu'il soit, le phénomène de la vie ne peut s'échanger contre quelque finalité ultime. On ne peut concevoir à la fois la vie et sa raison dernière. Et cette incertitude hante le biologique, le rendant, au fil des découvertes, de plus en plus spéculatif lui aussi – non par incapacité provisoire de la science, mais parce qu'elle se rapproche de l'incertitude définitive qui est son horizon absolu.

Au fond, la transcription et le bilan « objectif » d'un système global n'ont pas plus de sens que l'évaluation du poids de la terre en millions de milliards de tonnes, chiffre dénué de sens ailleurs que dans un calcul interne au système terrestre.

Métaphysiquement, c'est la même chose : les valeurs, les finalités et les causes que nous circonscrivons ne valent que pour une pensée humaine, trop humaine. Elles sont *irrelevant* au regard de quelque autre réalité que ce soit (peut-être même en regard de la « réalité » tout court).

La sphère du réel elle-même n'est plus échangeable contre celle du signe. Il en est de leur relation comme de la flottaison des monnaies : elle devient indécidable, et leur ajustement de plus en plus aléatoire. L'une et l'autre deviennent spéculatives, chacune dans son aire. La réalité devient de plus en plus technique et performante, tout se réalise inconditionnellement, mais sans rien signifier désormais. Et les métalangages de la réalité (sciences humaines et sociales, langages techniques et opérationnels) se développent eux aussi en ordre excentrique, à l'image de leur objet. Quant au signe, il

« passe dans la simulation et la spéculation pure de l'univers virtuel, celui de l'écran total, où la même incertitude plane sur le réel et sur la « réalité virtuelle », dès lors qu'ils ont disjoncté. Le réel ne prend plus force de signe, et le signe ne prend plus force de sens. »

« N'importe quel système s'invente un principe d'équilibre, d'échange et de valeur, de causalité et de finalité, qui joue sur des oppositions réglées : celles du bien et du mal, du vrai et du faux, du signe et de son référent, du sujet et de l'objet – tout l'espace de la différence et de la régulation par la différence qui, tant qu'elle fonctionne, assure la stabilité et le mouvement dialectique de l'ensemble. Jusque-là tout va bien. C'est quand ne joue plus cette relation bipolaire, quand le système se court-circuite lui-même qu'il engendre sa propre masse critique, et ouvre sur une dérive exponentielle. Lorsqu'il n'y a plus de système de référence interne, ni d'équivalence « naturelle », ni de finalité avec laquelle s'échanger (ainsi entre la production et la richesse sociale, entre l'information et l'événement réel) alors on entre dans une phase exponentielle et dans le désordre spéculatif. »

« L'illusion de l'économique, c'est d'avoir prétendu fonder un principe de réalité et de rationalité dans l'oubli de cette réalité dernière de l'échange impossible. Or ce principe ne vaut qu'à l'intérieur d'une sphère artificiellement circonscrite – hors de là, c'est l'incertitude radicale. Et c'est cette incertitude exilée, forclosée, qui hante les systèmes et se paye de l'illusion de l'économique, de l'illusion du politique, etc. C'est cette méconnaissance qui les pousse à l'incohérence, à l'hypertrophie, et de quelque façon les conduit à s'anéantir. Car c'est de l'intérieur même, de par leur propre suren-

chère, que les systèmes brûlent leurs propres postulats et s'effondrent sur leur base. »

Autrement dit : y a-t-il jamais eu de l'« économie » – une organisation de la valeur qui ait une cohérence stable, une destination universelle, un sens ? Dans l'absolu : non. Y a-t-il même jamais eu du « réel » ? Dans cet abîme d'incertitude, le réel, la valeur, la loi sont des exceptions, des phénomènes exceptionnels. L'illusion est la règle fondamentale.

Tout ce qui veut s'échanger contre quelque chose se heurte en fin de compte au Mur de l'Échange Impossible. Les tentatives les plus concertées et les plus subtiles de faire signifier le monde en valeur, de lui donner un sens, échouent sur cette limite infranchissable. Et ce qui ne s'échange contre rien prolifère de façon délirante. Les systèmes les plus structurés ne peuvent que se dérégler par réversion de ce Rien qui les hante. Et ceci n'est pas au terme de quelque catastrophe future, c'est ici et maintenant, c'est d'ores et déjà que tout l'édifice de la valeur s'échange contre Rien.

Plus que dans des considérations philosophiques ou morales, c'est là la véritable formule du nihilisme contemporain – le nihilisme de la valeur elle-même. C'est là notre fatalité, dont découlent les conséquences à la fois les plus heureuses et les plus malheureuses. Ce livre serait l'exploration des conséquences « fatales » d'abord, puis, par un transfert poétique de situation, des conséquences fastes et heureuses de l'échange impossible.